SEIZIÈME CONFÉRENCE

DE CASSIEN

AVEC L'ABBÉ JOSEPH

DE L'AMITIÉ

Différentes sortes d'amitiés.— Amitiés naturelles et passagères. — Amitié qui vient de la vertu. — Elle s'accroît avec la perfection. — Ce qui la conserve ou la détruit. — Fondement de la véritable amitié. — Mépris des biens du monde. — Sacrifice de la volonté. — Douceur. — Pensée de la mort. — Humilité. — Véritable et fausse patience. — Défauts contre la charité. — Des serments d'amitié.

1. Le bienheureux abbé Joseph, dont nous allons maintenant rapporter les entretiens, était un des trois solitaires que nous avons cités dans notre première conférence. Il était d'une noble famille et un des premiers d'une ville d'Égypte appelée Thmuis. Non-seulement il parlait égyptien, mais il savait parfaitement le grec, et, avec les personnes qui, comme

nous, ne connaissaient pas sa langue, il n'avait pas besoin d'interprète et s'exprimait très-bien dans la nôtre.

Lorsque le saint abbé eut appris que nous désirions nous instruire auprès de lui, il nous demanda si nous étions frères; et quand il sut que nous étions frères par l'esprit et non par le sang, et que, depuis notre séparation du monde, nous avions toujours été unis, soit dans les monastères, soit dans les pèlerinages que nous avions entrepris ensemble pour notre avancement spirituel, il s'exprima en ces termes :

2. Il y a bien des sortes d'amitiés qui unissent diversement les hommes dans des rapports d'affection. L'amitié naît quelquefois de ce qu'on a entendu dire d'une personne, ou des affaires, des engagements qu'on a avec elle. Le commerce, la profession des armes et des arts, la communauté de goûts et d'études l'établissent également, et l'on voit même ceux qui vivent dans les bois et les montagnes, et se plaisent à répandre le sang des hommes, aimer avec ardeur les compagnons de leurs crimes. Il y a aussi une affection qui vient de l'instinct de la nature et de cette loi du sang qui fait préférer aux autres les proches, les époux, les parents, les frères et les enfants. Cela existe non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les oiseaux et les animaux; car nous les voyons protéger et défendre leurs petits avec une admirable tendresse, sans craindre de s'exposer souvent pour eux au péril et à la mort. Les bêtes féroces, les serpents et les reptiles, que leur férocité et leurs poisons

mortels séparent des autres animaux et dont la seule vue est dangereuse, s'aiment et vivent en paix, à cause de leur commune origine. Mais toutes ces sortes d'affections qui unissent les méchants comme les bons, les bêtes et les serpents, ne peuvent durer toujours. Elles cessent quelquefois par le changement de lieu, et par l'oubli que causent le temps et les affaires; et ces rapports qu'ont fait naître l'intérêt, le plaisir, la parenté et les besoins de la vie, sont souvent rompus par le moindre événement.

3. Il n'y a qu'une amitié qui soit indissoluble : c'est celle qui ne vient pas d'une considération extérieure des services reçus, des affaires ou de la parenté, mais qui vient de la conformité des vertus. Celle-là, aucun accident ne peut la rompre; le temps et les distances ne peuvent la détruire, elle résiste même à la mort. Cette seule véritable et durable affection s'accroît par la perfection et la vertu de ceux qu'elle unit. Une fois qu'elle est commencée, elle doit être à l'abri des différences d'inclination, et des contradictions de volonté. Du reste, nous avons connu bien peu de ces amis unis par la charité de Jésus-Christ, dont l'affection soit ainsi restée inaltérable; car quoique l'amitié commence saintement, elle n'est pas souvent entretenue, des deux côtés, de la même manière, et alors elle est sujette au temps et au changement. Lorsque la vertu de l'un manque, elle n'est conservée que par la patience de l'autre, et, malgré ses efforts et sa persévérance, elle finit par faiblir.

Les misères de ceux qui désirent avec peu d'ar-

deur la perfection, sont supportées par les forts, mais les faibles trouvent là un motif de découragement ; il y a là, entre eux, une cause de trouble qui ne leur laisse aucune paix. Ils sont comme ces malades qui attribuent leurs dégoûts et les malaises de leur estomac aux négligences de ceux qui les servent, et, malgré tous les soins qu'ils ont pour eux, ils leur reprochent leurs souffrances sans s'apercevoir qu'elles viennent uniquement de leur santé. Aussi n'y a-t-il vraiment d'amitié sincère et indissoluble que celle qui a pour fondement la conformité des vertus ; car « Dieu fait habiter dans une même maison ceux qui ont les mêmes mœurs. » (Ps. LXVII, 7.)

L'amitié est inaltérable entre ceux qui ont les mêmes desseins, la même volonté, qui veulent ou ne veulent pas les mêmes choses. Si vous voulez conserver entre vous une inviolable affection, il faut vous empresser d'abord de corriger vos défauts, de mortifier votre volonté, afin qu'unis par les mêmes désirs et les mêmes efforts, vous puissiez réaliser ce qui réjouissait tant le Prophète : « Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble » (Ps. CXXXII, 1) ! et cela s'entend de ceux qui habitent les mêmes idées et non pas seulement le même lieu. A quoi sert d'être dans la même maison, sans avoir la même vie et les mêmes désirs ; et qu'importe d'être séparés, au contraire, si on est unis par les mêmes vertus. Ce sont les mêmes pensées qui rapprochent les frères en Dieu, et il est impossible de vivre en paix, quand les volontés sont différentes.

4. L'ABBÉ GERMAIN. Que doit faire alors un ami qui voit une chose bonne et excellente, selon Dieu, si son ami ne veut pas y consentir? Faut-il agir contre le désir de son frère, ou négliger de faire le bien pour être d'accord avec lui?

5. L'ABBÉ JOSEPH. Nous venons précisément de dire qu'une amitié pleine et parfaite ne peut jamais exister qu'entre personnes qui ont la même ardeur pour tendre à la perfection, et qui s'accordent toujours, ou presque toujours, sur tout ce qui regarde la vie spirituelle. Des discussions animées prouveraient qu'elles ne sont pas dans les conditions que nous avons indiquées. Mais comme on n'arrive jamais à la perfection, si l'on ne prend pas d'abord le bon chemin, et que vous désirez savoir la manière de fonder l'édifice avant d'en admirer la grandeur, je pense qu'il est nécessaire de vous donner, en peu de mots, la règle que vous devez suivre pour acquérir facilement la paix et la patience indispensable à l'amitié.

6. Le premier fondement d'une véritable amitié est le mépris des biens du monde et de tout ce que nous possédons. Ne serait-ce pas une injustice, une impiété même, si, après avoir renoncé au monde et à ses vanités, nous ne préférions à quelque vil objet qui nous reste, l'affection si précieuse de nos frères? Il faut, secondement, sacrifier sa volonté, de peur que, s'estimant plus sage et plus éclairé, on n'aime mieux suivre son avis que celui des autres; troisièmement, savoir préférer à la paix et à la charité ce qu'on croyait utile et nécessaire; quatrièmement, être persuadé qu'il n'y a aucun mo-

tif, juste ou injuste, de se mettre en colère; cinquièmement, s'efforcer d'apaiser la colère de son frère, même lorsqu'il l'a conçue contre nous sans sujet, en pensant que le trouble des autres peut nous nuire aussi à nous-mêmes, et qu'il faut le calmer comme s'il nous était personnel. Enfin le dernier moyen qui peut servir aussi pour vaincre tous les vices, c'est de croire qu'on peut mourir dans la journée. Cette pensée, non-seulement bannira toute aigreur de notre âme, mais encore elle éloignera tous les mouvements de la concupiscence et toutes les tentations.

Celui qui suivra ces règles ne pourra jamais ressentir ou causer les tristes effets de la colère et de la discorde. Mais dès qu'on ne les observe pas, l'ennemi de la charité répand dans le cœur des amis, les poisons secrets de la discorde. L'affection se refroidira peu à peu dans de fréquentes disputes, et la rupture deviendra enfin complète. Comment celui qui suit le chemin que nous avons tracé pourrait-il jamais être en différent avec son ami, puisqu'il a coupé la racine de toutes les querelles, en renonçant à ces petits riens qui les causent et à tout ce qu'il possède? Il pratique ce que les Actes des Apôtres rapportent de l'union des premiers fidèles : « La multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Aucun ne disait être à lui ce qu'il possédait; car tout était commun. » (Act., IV, 32.) Quel motif de se fâcher aurait celui qui renonce à sa volonté et qui se soumet à celle de son frère, en imitant ainsi son divin Maître, qui

disait, en parlant de son humanité : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé? » (S. Jean, v, 30.) Quelle contestation fera naître celui qui règle ses désirs sur ceux de son frère et qui s'en rapporte à ses décisions, en lui disant humblement, comme dans l'Évangile : « Cependant qu'il soit fait non pas comme je le veux, mais bien comme vous le voulez? » (S. Matth., xxvi, 39.) Comment peut-il le contrister, puisqu'il met la paix au-dessus de tous les biens et qu'il se rappelle cette parole : « Le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres? » (S. Jean, xiii, 35.) C'est à ce signe que le Christ a voulu qu'on reconnût ses brebis, comme au caractère qui les distingue le plus des autres.

Comment laisser subsister en soi ou dans le prochain la moindre aigreur, lorsqu'on sait que la colère, qui a de si tristes suites, n'est jamais permise, puisqu'on ne peut prier avant de l'avoir apaisée, non-seulement dans son cœur, mais dans celui de ses frères? car comment oublier ce précepte du Sauveur : « Si vous offrez votre présent devant l'autel, et si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre présent? » (S. Matth., v, 23.) Il ne vous servirait de rien de dire que vous n'êtes pas en colère, et de croire que vous remplissez ce précepte : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère; et celui qui est irrité contre son frère sera mis en jugement. »

si vous avez pu apaiser par votre douceur la peine de votre prochain, et si vous ne l'avez pas fait par la dureté de cœur; car vous serez également puni de cette violation de la loi de Dieu. Celui qui vous a dit que vous ne deviez pas vous mettre en colère contre votre prochain, vous a aussi commandé de ne pas mépriser celle de votre frère. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; qu'importe que ce soit vous ou un autre que vous perdiez? Il y a toujours une perte dont profite le démon, qui se réjouit de la ruine des âmes. Enfin comment peut-on conserver la moindre aigreur contre son frère, si l'on croit qu'on peut mourir tous les jours et à chaque instant?

7. Puisqu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier à la charité, il n'y a rien non plus qu'on ne doive souffrir pour éviter la colère. Il faut tout mépriser, même ce qui nous paraît utile et nécessaire, plutôt que de tomber dans cette faute, et supporter ce qui nous semble le plus pénible pour conserver la paix et le trésor de l'amitié; car soyons bien persuadés qu'il n'y a rien de plus pernicieux que la colère et de plus précieux que la charité.

8. Si le démon met la division entre les personnes du monde au moyen de choses méprisables et matérielles, il cherche aussi à séparer les personnes spirituelles par les différences d'opinion. C'est là certainement une des causes de ces querelles que condamne l'Apôtre, et qui se terminent par ces ruptures que fait naître, entre des frères bien unis, l'ennemi de leur salut. Aussi combien est sage cette parole de Salomon :

« La dispute excite la haine; mais l'amitié protége toujours ceux qui ne discutent pas. » (Prov., x, 12.)

9. Ainsi pour conserver une inaltérable charité, il ne suffit pas de retrancher la première cause de division, qui naît des choses périssables et terrestres, de mépriser les jouissances personnelles et de laisser à nos frères l'usage de ce dont nous avons le plus besoin; il faut encore éviter tout ce qui peut troubler la paix dans les choses spirituelles, en soumettant humblement notre esprit aux idées et à la volonté des autres.

10. Je me souviens qu'au temps où ma jeunesse m'engageait à vivre encore dans un monastère, nous avions souvent, sur les saintes Écritures et sur la morale, des manières de voir qui nous semblaient évidentes et inattaquables; mais, lorsque nous étions réunis pour conférer ensemble, il arrivait qu'un de nous, en discutant nos opinions, les trouvait fausses; et nous les condamnions bientôt tous comme des erreurs dangereuses. Le démon nous les avait présentées comme des vérités incontestables, pour faire naître plus facilement parmi nous la discorde; mais nous l'évitions, en suivant le conseil de nos anciens, qui recommandaient de ne pas nous attacher à notre jugement et de nous soumettre plutôt à celui de nos frères, si nous voulions résister aux artifices du démon.

11. Nous savons, en effet, par expérience, qu'il arrive souvent ce que dit saint Paul : « Satan se transforme en ange de lumière » (II Cor., xi, 14),

pour nous plonger dans les ténèbres de l'erreur, en nous éblouissant de ses clartés. Si nous ne les recevons avec un cœur humble et doux, si nous ne les soumettons pas à nos frères et à nos supérieurs, qui ont plus de sagesse et d'expérience, pour les accepter ou les rejeter, nous nous égarerons certainement dans nos pensées et nous perdrons nos âmes, en prenant l'ange des ténèbres pour un ange de lumière. Ce malheur est inévitable, lorsqu'on tient à son propre jugement; on n'y échappe que par une humilité sincère, en pratiquant, avec un cœur contrit, ce que recommande tant l'Apôtre, lorsqu'il dit: « Si donc il y a quelque consolation dans le Christ, s'il y a quelque secours dans la charité, s'il y a quelque compassion dans vos cœurs, rendez ma joie parfaite, en étant tous unis ensemble dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments. Ne faites rien par opiniâtreté et par vaine gloire, mais croyez par humilité que tous les autres vous sont supérieurs. » (Phil., II, 1.) « Cédez-vous les uns les autres par honneur » (Rom., XII, 10), afin que chacun reconnaisse à son frère plus de science et de sainteté, et qu'il lui croie plus de jugement et de lumière pour juger les choses.

12. Il arrive souvent, soit par l'illusion du démon, soit par suite de ces erreurs qu'aucun homme, ici-bas, ne peut éviter, que celui qui a le plus d'intelligence et de science se trompe là où un autre qui lui est inférieur en mérite, raisonne avec plus de justesse et de vérité. Aussi que personne, quelque savant qu'il soit, n'ait l'orgueil de croire qu'il peut se passer de

l'avis des autres; car si les ruses du démon ne l'égarent pas dans ses jugements, il n'évitera pas du moins les piéges plus dangereux de la présomption. Qui pourrait, sans danger, avoir cette confiance en lui-même, lorsque ce Vase d'élection, cet Apôtre en qui le Christ parlait, comme il nous l'assure (II Cor., XIII, 3), déclare cependant qu'il est venu à Jérusalem, pour conférer en particulier avec les autres Apôtres, sur l'Évangile qu'il prêchait aux gentils, et que Dieu lui avait révélé. (Gal., II.) Sa conduite nous apprend non-seulement à conserver l'union et le bon accord avec nos frères, mais aussi à nous préserver des piéges et des illusions du démon, notre ennemi.

13. La vertu de charité est une chose si grande, que l'apôtre saint Jean déclare non-seulement qu'elle vient de Dieu, mais qu'elle est Dieu lui-même. « Dieu est charité, dit-il, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » (S. Jean, IV, 16.) Nous comprenons bien que la charité est divine, quand nous sentons la vérité de ce que dit l'Apôtre : « La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs, par l'Esprit-Saint qui habite en nous. » (Rom., V, 5.) C'est comme s'il disait : « Dieu est répandu dans nos cœurs, par l'Esprit-Saint qui habite en nous. » C'est ce même esprit, quand nous ne savons pas ce qu'il faut demander, « qui prie pour nous par des gémissements ineffables; mais celui qui sonde les cœurs, sait ce que désire l'esprit, parce qu'il fait pour les saints des demandes selon Dieu. » (Rom., VIII, 26.)

14. On peut montrer à tout le monde cette charité, dont l'Apôtre a dit : « Pendant que nous avons le temps, faisons le bien à tous, et surtout à ceux qui nous sont unis par la foi. » (Gal., VI, 10.) Et l'on doit tellement cette charité à tous, que Notre-Seigneur nous ordonne de l'avoir pour nos ennemis mêmes; car il a dit : « Aimez vos ennemis. » (S. Matth., V, 45.) Pour la charité d'affection, on ne la témoigne qu'à un petit nombre de personnes qui nous sont unies par des rapports de mœurs et de vertus; et il y a dans cette affection bien des degrés différents. Car les parents, les époux, les frères et les enfants s'aiment de différentes manières; et dans toutes ces affections, il y a encore bien des nuances : l'amour des parents pour leurs enfants est bien loin d'être toujours le même.

Le patriarche Jacob avait douze enfants qu'il aimait comme un père; mais il avait pour Joseph une affection particulière, que nous signale la sainte Écriture : « Ses frères étaient envieux, dit-elle, parce que son père l'affectionnait. » (Gen., XXXVII, 11.) Non pas que cet homme juste ne fût bon père et n'aimât ses enfants; mais il préférait Joseph, et l'aimait plus tendrement, comme une figure du Sauveur. Il en était de même de saint Jean l'Évangéliste, dont il est dit : « Le disciple que Jésus aimait. » (S. Jean, XIII, 23.) Notre-Seigneur aimait certainement ses autres Apôtres, puisqu'il a dit lui-même : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Ibid., 34); et il est dit ailleurs : « Il aimait les siens qui étaient dans le monde, et il les aima jusqu'à la fin. » (Ibid., 1.)

Son affection particulière pour saint Jean ne prouvait pas qu'il fût indifférent à l'égard des autres disciples; mais elle montrait seulement qu'il récompensait par une tendresse plus grande, celui que la pureté de son corps et le privilége de sa virginité lui rendaient plus aimable. L'Évangile le remarque, non comme une exclusion des autres, mais comme une grâce plus abondante. Il en est de même pour l'Épouse des Cantiques, qui dit : « Réglez en moi la charité. » (Cant., II, 4.) La charité bien réglée n'a de haine pour personne, mais elle aime selon les mérites de chacun; elle a une affection générale pour tout le monde, mais elle choisit ceux pour lesquels elle doit avoir une affection particulière; et parmi ceux-là mêmes, elle a encore des préférences.

15. Nous voyons, au contraire, hélas! bien des religieux, lorsqu'ils ont quelque chose contre leurs frères, ou que leurs frères ont quelque chose contre eux, être assez durs et assez obstinés pour dissimuler leurs sentiments, et se mettre à chanter des psaumes, en s'éloignant de ceux que pourraient apaiser quelques excuses, quelques paroles bienveillantes. Ils s'imaginent adoucir ainsi leur mauvaise humeur, tandis qu'ils augmentent, par leur conduite, ce feu qu'ils auraient pu éteindre promptement, s'ils avaient été plus doux, plus humbles de cœur, et s'ils avaient su, par quelques regrets, guérir leur âme et celle de leurs frères. Ils favorisent ainsi leur faiblesse ou plutôt leur orgueil, et nourrissent la racine des querelles au lieu de l'arracher. Ils oublient le précepte du Sei-

gneur : « Celui qui s'irrite contre son frère est coupable de jugement. Si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel; allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre présent. » (S. Matth., v, 24.)

16. Dieu ne veut pas assurément que nous méprisions la mauvaise humeur de notre prochain ; puisque si notre frère a quelque chose contre nous, il ne reçoit pas nos présents, c'est-à-dire qu'il n'écoute pas notre prière, tant que nous n'aurons point, par une prompte démarche, fait cesser ce désaccord, qu'il soit juste ou injuste. Car Notre-Seigneur ne dit pas : « Si votre frère a un véritable sujet de se fâcher contre vous, laissez votre présent devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère, » mais bien : « Si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, » c'est-à-dire si votre frère a le plus futile grief contre vous, et que vous vous le rappeliez tout à coup, sachez que vous ne devez pas offrir les présents spirituels de vos prières avant d'avoir effacé, par votre déférence, cette irritation de votre frère, quel qu'en soit le motif. Si donc l'Évangile nous ordonne d'apaiser nos frères qui se sont fâchés pour des causes légères et anciennes, que mériterons-nous, quand, par une opiniâtreté coupable, nous conservons des animosités récentes qui sont venues par notre faute, quand par un orgueil détestable nous rougissons de nous humilier, nous refusant de reconnaître que nous sommes la cause de l'irritation

de notre frère, résistant ainsi au précepte du Seigneur, et prétendant que nous ne pouvons pas et que nous ne devons pas l'observer. En jugeant ainsi de la possibilité et de la convenance de la loi, nous en devenons, comme dit l'Apôtre, « les juges et non les observateurs. » (S. Jacq., IV, 11.)

17. Combien aussi n'est-il pas déplorable de voir des religieux, lorsqu'ils ont été blessés par quelque parole, et qu'on cherche à les calmer, en leur rappelant que celui qui se fâche contre son frère est coupable, et que le soleil ne doit pas se coucher sur leur colère, répondre que, si un païen ou un homme du monde leur avait ainsi parlé, ils l'auraient supporté, mais qu'il est impossible d'accepter une pareille injure d'un frère, qui savait bien ce qu'il faisait. Il faut donc être patient à l'égard des infidèles et des sacriléges, mais non pas à l'égard de tout le monde! et la colère qu'on aura contre un païen sera coupable, tandis que celle qu'on a contre son frère sera innocente! L'irritation qui trouble l'âme n'est-elle pas la même, et ne lui nuit-elle pas toujours, quelle que soit la personne qui la cause? L'obstination est bien grande, pour empêcher à ce point de comprendre les paroles de Notre-Seigneur. Il ne dit pas : « Quiconque se fâchera contre un étranger, sera coupable de jugement, » ce qui pourrait peut-être excepter ceux qui nous sont unis par la même vie et la même foi; mais le texte de l'Évangile est très-clair : « Celui qui se fâche contre son frère est coupable de jugement. » Quoique nous devions, selon la règle de la vérité, regarder tous les

hommes comme nos frères, cependant dans ce passage, le nom de frère doit encore plus s'appliquer aux chrétiens qui partagent notre vie, qu'aux païens et aux infidèles.

18. Quelle erreur aussi de croire que nous sommes bien patients, quand nous dédaignons de répondre à ceux qui nous blessent, et que nous irritons bien plus nos frères par notre silence affecté et par notre air méprisant, que nous ne l'aurions fait par nos paroles les plus amères. Nous nous imaginons que nous ne sommes pas coupables devant Dieu, parce que nous n'avons rien dit qui puisse nous faire juger et condamner par les hommes; comme si Dieu punissait seulement les paroles et non pas la volonté, l'acte et non pas surtout l'intention. S'arrêterait-il moins à ce que vous auriez dit qu'à ce que vous auriez fait par votre silence? Ce n'est pas seulement l'injure qu'on adresse à son frère qui déplaît à Dieu, mais c'est surtout le dessein qu'on a de l'irriter. Aussi son jugement sera-t-il moins sévère pour celui qui aura commencé la querelle, que pour celui qui l'aura enflammée par sa faute. C'est la volonté et non l'exécution qu'il faut considérer dans le péché. Quelle différence y a-t-il entre tuer son frère d'un coup d'épée, ou causer sa mort d'une autre manière? Il meurt toujours, que ce soit par ruse ou par violence. Suffirait-il de n'avoir pas poussé de sa propre main un aveugle dans un précipice; et ne serait-on pas aussi coupable si l'on avait négligé de l'arrêter au moment où il allait y tomber? Serait-on innocent de la mort d'un homme, si on ne

l'avait pas étranglé soi-même, mais si on avait préparé la corde, ou si on ne l'avait pas ôtée, quand on pouvait le faire? Il ne sert donc à rien de garder le silence, si nous ne le gardons que pour faire, par notre silence, ce que nous aurions fait par nos paroles, et si nous y ajoutons des gestes qui ne peuvent qu'irriter davantage le frère que nous devions apaiser. Comment voulons-nous être loués de l'avoir ainsi perdu? Notre silence nous nuira à tous les deux; car il augmente la colère dans un cœur, et il empêche de l'éteindre dans l'autre.

C'est à ceux qui agissent ainsi que s'adresse la malédiction du Prophète : « Malheur à celui qui abreuve de fiel son ami, et qui s'enivre pour voir sa nudité; il sera rempli de honte et non de gloire. » (Habac., II, 15.) C'est pour eux qu'il est également dit : « Le frère voudra supplanter son frère, et l'ami tromper son ami. L'homme se rira de son frère, et ne lui dira pas la vérité; car tous feront de leur langue comme un arc de mensonge, et non de vérité. » (Jér., IX, 4.)

Souvent cette patience feinte porte plus à la colère que la parole, et ce silence coupable blesse plus que les injures les plus violentes. On supporterait plus facilement les blessures d'un ennemi, que les douceurs trompeuses d'un moqueur. Le Prophète l'a dit : « Leurs discours sont plus onctueux que l'huile, et ce sont des flèches. » (Ps. LIV, 22.) « Les paroles des personnes qui trompent sont douces, mais elles frappent et percent les entrailles. » (Prov., XXVI, 22.) On peut bien aussi leur appliquer ce passage : « Il a

dans la bouche des paroles de paix pour son ami, et en secret il lui dresse des piéges. » (Jér., IX, 8.) Mais celui-là se trompe plus lui-même qu'il ne trompe les autres; car « celui qui tend un filet devant son ami, en enveloppe lui-même ses pieds, et il tombe dans la fosse qu'il creusait pour son prochain. » (Prov., XXVI, 19.) Lorsqu'une grande multitude vint avec des épées et des bâtons pour s'emparer du Sauveur, personne ne fut plus cruel et plus parricide à l'égard de l'Auteur de la vie, que le traître qui s'avança pour le saluer et lui donner le baiser d'une hypocrite charité. « Judas, lui dit Notre-Seigneur, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser » (S. Luc, XXII, 48); c'est-à-dire, l'odieux de ta persécution et de ta haine se couvre des douces apparences du véritable amour. Notre-Seigneur exprime plus énergiquement, par la bouche du Prophète, la force de sa douleur: « Si mon ennemi, dit-il, m'eût maudit, je l'aurais supporté; et si celui qui me détestait, m'eût adressé de grandes injures, je me serais retiré devant lui; mais c'est vous, l'homme que j'aimais, que j'avais choisi pour chef, pour intime; vous qui preniez avec moi une douce nourriture, et qui veniez volontiers avec moi, dans la maison du Seigneur. » (Ps. LIV, 13.)

19. Il y a une autre sorte de tristesse coupable dont je ne parlerais pas, si je ne savais qu'il y a des religieux qui s'y abandonnent, quand ils sont irrités. Ils s'obstinent à se priver de nourriture; et, j'ai honte de le dire, tandis qu'ils ne peuvent attendre l'heure de sexte ou de none pour prendre leur repas, lorsqu'ils

sont en paix, ils jeûnent très-bien pendant deux jours lorsqu'ils sont irrités, comme s'ils se rassasiaient de leur colère. Il y a là un véritable sacrilége; car ces jeûnes qu'on doit offrir à Dieu pour en obtenir l'humilité de cœur et le pardon de ses fautes, ils les pratiquent seulement par un coupable orgueil. Ce n'est donc pas à Dieu, mais au démon qu'ils offrent leurs prières et leurs sacrifices; et ils encourent le reproche de Moïse : « Ils sacrifient aux démons; non pas à Dieu, mais à des dieux qu'ils ignorent. » (Deut., XXXII, 17.)

20. Nous connaissons aussi une autre sorte de folie qui se colore, dans quelques frères, du faux nom de patience. Ils ne se contentent pas de faire naître des querelles, mais ils excitent les autres par leurs paroles à les frapper; et à peine les a-t-on touchés, qu'ils s'offrent à des coups nouveaux, comme pour accomplir la perfection de ce précepte : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre. » (S. Matth., V, 39.) Ces personnes comprennent bien mal le sens de l'Écriture, puisqu'elles s'imaginent observer la patience recommandée par l'Évangile, en se laissant aller à la colère qu'il faut déraciner, non-seulement en ne rendant pas le mal pour le mal, et en n'irritant pas notre frère, mais en apaisant sa fureur, par notre manière de supporter ses injures.

21. L'ABBÉ GERMAIN. Comment peut-on blâmer celui qui, pour accomplir un précepte de l'Évangile, non-seulement ne rend pas le mal pour le mal, mais s'offre encore à recevoir une seconde offense?

22. L'ABBÉ JOSEPH. Je viens de vous dire qu'il ne faut pas considérer seulement l'action, mais encore l'esprit et l'intention de celui qui agit. Si vous examinez bien le fond du cœur de ceux dont nous parlons, vous verrez qu'il leur est impossible de pratiquer la patience et la douceur, en agissant, au contraire, avec impatience et colère. Jésus-Christ notre Sauveur, en nous enseignant ces vertus, n'a pas voulu qu'elles fussent sur nos lèvres, mais au fond même de notre âme. Lorsqu'il nous a donné cette règle de perfection : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre, » il a sous-entendu l'autre droite; et quelle est cette autre droite, si ce n'est celle de l'homme intérieur? Il nous commande ainsi de déraciner de notre cœur tous les principes de la colère, de sorte que si la joue droite extérieure est frappée, il faut offrir humblement la joue droite intérieure, en supportant parfaitement ce que souffre l'homme extérieur, en soumettant son corps aux coups de celui qui frappe, sans que les blessures et la mort même puissent troubler l'homme intérieur.

Vous voyez combien ceux dont nous parlons sont éloignés de la perfection, puisqu'elle veut que nous pratiquions la patience, non pas seulement par des paroles, mais par la paix de notre cœur; que nous la conservions dans les choses contraires, en ne nous irritant pas nous-même, et que nous calmions aussi la colère des autres, en les laissant nous frapper et en les apaisant par notre douceur. Nous accomplirons ainsi cette parole de l'Apôtre : « Ne vous laissez pas

surmonter par le mal; mais surmontez le mal par le bien » (Rom., XII, 21); ce que ne pourraient certainement pas faire, ceux qui prononcent par un esprit d'orgueil des paroles de douceur et d'humilité, non pour éteindre l'incendie, mais pour l'accroître dans le cœur irrité de leurs frères. S'ils avaient une véritable douceur et l'amour sincère de la paix, ils ne voudraient pas pratiquer ainsi la vertu, et en avoir le mérite au détriment de leur prochain; ils s'éloigneraient de cette charité de l'Apôtre « qui ne cherche pas ses intérêts » (I Cor., XIII, 5); car elle ne voudra jamais s'enrichir aux dépens des autres, et se revêtir en les dépouillant.

23. Il faut être bien persuadé que celui qui soumet sa volonté à celle de son frère, est plus fort que celui qui est opiniâtre à défendre son sentiment. Quand on supporte et soutient son prochain, on est robuste et en bonne santé, tandis qu'on ressemble à un malade, quand on oblige les autres à vous ménager et à vous faire des concessions, pour conserver le repos et la paix. Et qu'on ne s'imagine pas nuire à sa perfection, en cédant ainsi sur ce qu'on avait proposé. On s'enrichit, au contraire, par sa douceur et sa patience; c'est ce que l'Apôtre recommande : « Vous qui êtes fort, dit-il, supportez les faiblesses de ceux qui sont infirmes. » (Rom., XV, 1.) « Portez vos fardeaux les uns les autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. » (Gal., VI, 2.) Car jamais le faible ne pourra soutenir le faible, et le malade guérir le malade. Le secours doit venir de celui qui n'en a pas lui-même

besoin; sans cela, il faudrait lui dire : « Médecin, guéris-toi toi-même. » (S. Luc., IV, 23.)

24. On doit remarquer encore, qu'il est naturel aux faibles d'être toujours prompts et disposés à maltraiter et à quereller les autres, tandis qu'ils sont toujours très-sensibles à la moindre injure. Ils traitent tout le monde avec une grande liberté, sans pouvoir souffrir la plus légère offense à leur égard. C'est ce qui montre la sagesse de ce que disent les anciens, que l'affection ne peut être constante et inaltérable qu'entre personnes qui ont les mêmes vertus et les mêmes désirs. Elle sera nécessairement rompue par celui qui est faible, malgré toutes les précautions de celui qui est fort.

25. L'ABBÉ GERMAIN. Comment peut-on louer la patience de l'homme parfait, si elle ne peut jamais supporter celui qui est faible?

26. L'ABBÉ JOSEPH. Je ne vous ai pas dit que la vertu et la patience de celui qui est fort succombent toujours; mais seulement que la faiblesse du malade, entretenue et augmentée même par la condescendance qu'on a pour lui, arrive à un point qu'elle ne doit plus être acceptée. Il voit d'ailleurs que la patience de son prochain est une condamnation de son impatience, et il aime mieux s'éloigner que d'être toujours supporté par la bonté des autres. Ainsi celui qui veut conserver inaltérable l'affection de ses frères, doit avant tout, quand il reçoit une injure, garder la paix non-seulement sur ses lèvres, mais dans le fond de son cœur. Dès qu'il se sent troublé en la moindre chose, qu'il se

renferme dans le silence, et qu'il se rappelle bien ces paroles du Psalmiste : « J'ai été troublé, et je n'ai pas parlé. » (Ps. LXXVI, 5.) « Je l'ai dit : Je garderai mes voies, et pour ne pas pécher par la langue, j'ai mis une garde à ma bouche. Lorsque le méchant s'est élevé contre moi, je suis resté muet, et je me suis humilié ; je n'ai pas même voulu dire de bonnes choses. » (Ps. XXXVIII, 5.) Il ne doit pas considérer le présent, et écouter ce que le trouble de son esprit et la colère veulent lui faire dire ; mais il doit se rappeler la charité qu'il a eue jusqu'alors, ne penser qu'aux moyens de rétablir la paix et d'éloigner tout ce qui pourrait y nuire. En songeant à la douceur de la réconciliation, qui doit bientôt suivre, il ne sentira pas l'amertume de la discorde présente, et il ne répondra que des choses qu'il ne pourra regretter, et qu'on ne saurait lui reprocher, lorsque la bonne harmonie sera rétablie. Il accomplira ainsi cette parole du Prophète : « Dans la colère, souviens-toi de la miséricorde. » (Habac., III, 2.)

27. Il faut donc retenir tout mouvement de colère, et gouverner avec tant de sagesse notre âme, que nous ne méritions jamais ce que dit Salomon de ceux qui se mettent en fureur : « L'insensé, fait voir toute sa colère, tandis que le sage la dirige avec mesure. » (Prov., XXIX, 11.) C'est-à-dire, l'insensé pour se venger, se laisse aller à sa colère, tandis que le sage affaiblit et bannit peu à peu la sienne par son jugement et sa modération. C'est ce que recommande saint Paul : « Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes

bien chers frères; mais laissez passer la colère. » (Rom., XII, 19.) C'est-à-dire, n'écoutez pas la colère qui vous pousse à la vengeance; mais laissez passer la colère, en ne resserrant pas vos cœurs dans les liens de la faiblesse et de l'impatience, de telle sorte qu'ils ne puissent supporter les attaques et les violences; mais dilatez, au contraire, vos cœurs, afin qu'ils reçoivent les flots de la colère, dans l'étendue de cette « charité qui souffre tout, qui supporte tout. » (I Cor., XIII.) Qu'ainsi votre âme se dilate dans la douceur et la patience; qu'elle ait toujours en elle-même une retraite paisible, où elle puisse se réfugier pour réfléchir, et laisser se dissiper les fumées de la colère.

On peut aussi comprendre d'une autre manière ce que dit saint Paul. Nous laissons passer la colère toutes les fois que nous cédons humblement à l'irritation des autres, et que nous supportons leur violence, comme si nous étions dignes de toutes sortes d'injures. Il y en a qui interprètent autrement la perfection recommandée par l'Apôtre, et qui s'imaginent que, pour laisser passer la colère, il faut s'éloigner de celui qui est irrité. Mais au lieu d'étouffer la discorde, n'est-ce pas, au contraire, l'augmenter? Au lieu d'apaiser sur-le-champ, par sa conduite, la colère de son prochain, on l'excite plutôt qu'on ne l'adoucit, en le fuyant. C'est ce que dit Salomon : « Ne vous hâtez pas de vous irriter en vous-même; car la colère habite le sein des insensés. » (Eccl., VII, 10.) « Ne soyez pas prompt à vous disputer, afin de ne pas vous repentir

un jour. » (Prov., xxv, 8.) Le Sage ne blâme pas la promptitude de la colère, pour en approuver la lenteur. Salomon dit encore : « L'homme insensé fait paraître sur-le-champ sa colère, tandis que l'homme adroit sait cacher sa honte. » (Prov., xii, 16.) Il ne dit pas que les sages doivent cacher les mouvements honteux de la colère, et qu'en évitant une trop grande promptitude, ils peuvent la faire paraître plus tard; mais il veut dire que si nous subissons quelquefois, malgré nous, cette faiblesse humaine, nous la cachions au premier instant, afin de pouvoir ensuite la corriger complétement; car la nature de la colère est de languir et de s'éteindre, quand on l'arrête, tandis qu'elle s'enflamme de plus en plus, quand on la fait paraître.

Élargissons donc nos cœurs, de peur qu'étant comprimés dans les entraves de la faiblesse, ils n'éprouvent les convulsions de la colère, et que nous ne puissions ressentir cette dilatation de la loi de Dieu, dont parle le Prophète, lorsqu'il dit : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur. » (Ps. cxviii, 32.) L'Écriture nous enseigne que la patience est la véritable sagesse; car il est dit : « L'homme patient excelle dans la prudence, tandis que celui qui est susceptible est très-insensé. » (Prov., xiv, 29.) L'Écriture parle ainsi de celui qui demande à Dieu le don de la sagesse : « Et Dieu donna à Salomon la sagesse, une prudence extrême, et un cœur aussi vaste que les sables innombrables de la mer. » (III Rois, iv, 29.)

28. L'expérience a bien souvent prouvé que les personnes qui se sont liées par des serments, et dont l'amitié est une sorte de pacte, ne sauraient rester longtemps unies, soit que leur amitié n'ait pas pour but leur perfection, et pour principe le précepte de la charité, mais qu'elle soit toute terrestre, et qu'elle ait pour base l'intérêt et la nécessité; soit que l'ennemi des hommes, qui cherche à leur faire violer leurs serments, parvienne à rompre entre eux les liens de l'affection. Reconnaissons donc la vérité de cette maxime des sages : « L'union, la véritable amitié, ne peut exister qu'entre personnes sincèrement vertueuses. »

C'est ainsi que le bienheureux abbé Joseph nous parla de l'amitié chrétienne, et nous encouragea à nous unir, plus que jamais, dans une sainte et inaltérable charité.
